

Combattre dans la joie

écrit par Paul Sernine | 18 septembre 2023

Encore trop méconnu, G.K. Chesterton (1874-1936) est une sorte de Don Quichotte qui pourfend la bien-pensance et la soi-disant libre-pensée des élites. Avec humour et maniant le paradoxe, il nous invite au combat dans la courtoisie.

Étudiant en médecine, il ressuscite l'œuvre d'un génie oublié

écrit par Raphaël Pomey | 18 septembre 2023

Voici le genre d'histoire que Le Peuple aime relater. Plus spécialiste de la polyarthrite rhumatoïde que de l'anthropologie, Benoît Londin a pourtant redonné vie à un essai important du siècle dernier. Le secret : pas de télé.

De la télévision à Hollywood : hommage à William Friedkin

écrit par Rayan Chelbani | 18 septembre 2023

Dans la fraîcheur de la nuit, un homme en soutane approche inexorablement d'une résidence du quartier aisé de Georgetown, à Washington D.C. En plein cœur des ténèbres, il fait face, seul, à l'horreur : des cris démoniaques, vociférés d'une fenêtre baignée d'une lueur sépulcrale.

Quel spectateur n'a pas souvenir de l'arrivée du père Merrin (interprété par Max von Sydow), protagoniste de *L'Exorciste* (1973), qui est sur le point d'affronter le démon qui a pris possession de la petite Regan MacNeil (Linda Blair) ? Le film est toujours considéré par certains comme la meilleure histoire d'horreur jamais tournée ; sa mise en scène est signée par un nom devenu légendaire : William Friedkin (1935-2023).

Auteur phare du Nouvel Hollywood, ce mouvement cinématographique qui a favorisé l'émergence de grands noms comme Steven Spielberg (1946) ou Martin Scorsese (1942), Friedkin est l'héritier de deux mondes bien distincts : celui de la télévision d'une part, et celui du théâtre de Broadway d'autre part. Cet héritage s'est clairement reflété au fil de sa filmographie. En effet, son travail ne se résume pas à *French Connection* (1972) ou à *L'Exorciste*, quand bien même ces films constituent des œuvres clefs du cinéma des années 1970. Rappelons qu'il est également l'auteur de plusieurs adaptations de pièces de Broadway telles que le fantasque *Les garçons de la bande* (1970) ou le paranoïaque *Bug* (2006), probablement un de ses films les plus réussis.



Friedkin en 2017. (GuillemMedina/Wikimedia Commons)

Le cinéma de William Friedkin, c'est en résumé la mise en

scène de personnages acculés, se trouvant dans des situations apparemment inextricables. Des individus dos au mur autrement dit. On connaît la passion et la nature opiniâtre du metteur en scène : tirer le meilleur de ses comédiens en leur faisant travailler minutieusement leur rôle, les pousser à bout de temps en temps afin qu'ils libèrent leur énergie créatrice. À cet égard en tout cas, il est bien proche de David Lynch (1946) ou encore, pour établir un parallèle plus exotique, de Kenji Mizoguchi (1898-1956), un des grands noms du cinéma japonais. Peut-être qu'il n'exprime pas une vision du monde aussi définie que des artistes comme Clint Eastwood (1930), mais il est assurément en mesure de raconter des histoires émotionnellement intenses, prenantes, et qui donnent souvent à réfléchir. Il a affirmé avoir adapté un film comme *L'Exorciste* parce qu'il souhaitait se poser des questions sur l'importance de la foi (juive dans son cas) ; le film peut être interprété comme un récit où la laïcisation grandissante de la société américaine va de pair avec la propagation des forces du mal. Les seuls personnages pouvant lutter contre cette menace se trouvent être des prêtres, des représentants de la foi chrétienne par excellence. Dans *Bug*, Agnes White (Ashley Judd) et Peter Evans (Michael Shannon) forment un couple mortifère. Ils sombrent progressivement dans la folie en s'isolant du monde extérieur, donc de la réalité. Ils sont convaincus qu'ils sont les victimes d'une machination qui vise à les éliminer. Le scénario du film fait référence aux théories du complot qui ont essaimé à la suite de la tragédie du 11 septembre ; les protagonistes s'enferment dans un délire de persécution que l'audience finit par partager grâce à une mise en scène immersive et déroutante.

De manière générale, le cinéaste mise sur des scénarios peuplés d'êtres troublés, en demi-teinte ; anti-héros illustrant à merveille la condition humaine. Il les tourne

avec une esthétique proche du documentaire, viscérale et authentique. Friedkin est un véritable conteur d'images, un homme qui demeure une influence certaine pour les apprentis cinéastes. Un auteur à (re)découvrir, assurément.

Une autre gauche est-elle possible ?

écrit par Paul Sernine | 18 septembre 2023

À l'approche des élections fédérales, la gauche, sous toutes ses déclinaisons, s'agite et s'invente des combats : doigt d'honneur devant le drapeau suisse, opinions contraires qualifiées d'extrême-droite, lutte des classes réactivée contre les hommes blancs, la police et les bourgeois. Une autre gauche est-elle possible ? Découvrons la figure et la pensée de Jean Jaurès (1859-1914).

Une guerre peut-elle être juste ?

écrit par Stev' LeKonsternant | 18 septembre 2023

Plutôt Ukraine ou Russie, Le Peuple ? Vous n'en saurez rien ! Car au lieu de vous assommer d'idéologie, notre chroniqueur Stev' LeKonsternant vous présente les outils élaborés par la tradition catholique pour évaluer la légitimité de la guerre.

Plaidoyer pour les vacances en Suisse

écrit par Raphaël Pomey | 18 septembre 2023

Nul besoin de bloquer des routes pour vivre l'écologie.

En souvenir de notre héritage : « Le cuirassé Potemkine »

écrit par Rayan Chelbani | 18 septembre 2023

Pourquoi encore regarder un authentique film de propagande soviétique, en dépit du bilan terrible du communisme ? La réponse de notre chroniqueur cinéma Rayan Chelbani.

Comment ne pas lire de la fiente

écrit par Paul Sernine | 18 septembre 2023

Ce mois-ci, notre chroniqueur littéraire se penche sur l'œuvre d'Ezra Pound, important poète et admirateur de Mussolini. A-t-on le devoir l'ignorer ?

En finir avec la culture de l'excuse

écrit par Paul Sernine | 18 septembre 2023

Notre société est souvent à l'image d'une cour d'école. Lorsqu'une bagarre éclate et qu'il faut trouver un responsable, c'est toujours la faute de l'autre, bouc émissaire idéal qui évite la remise en question. Prenons de la hauteur avec Ernest Renan (1823-1892).

Jeté malgré moi dans les affres de ce monde, j'apprécie particulièrement le charme de ma bibliothèque. Lorsque j'ouvre un livre, une sensation particulière s'empare de moi. L'odeur du papier vieilli et de l'encre me transporte dans une époque révolue. Les mots imprimés prennent une nouvelle vie, me permettant de voyager à travers les siècles et de découvrir des pensées, des idées et des réflexions qui ont résisté à l'épreuve du temps. C'est ce qui m'est arrivé récemment avec deux petits textes d'Ernest Renan : « La réforme intellectuelle et morale » (1871) et « Qu'est-ce qu'une nation ? » (1882).

Ernest Renan a vécu l'humiliation de la défaite française face à la Prusse en 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine. Allait-il accuser le nouvel Empire allemand de tous les maux ? Que nenni, il propose à ses compatriotes une réforme morale et intellectuelle. Dans le même sillage, alors que les États-nations et leurs idéologies préparent le terrain de futurs conflits, il propose une définition non essentialiste de la nation.

Une vie placée sous le signe de l'intelligence

On ne lit plus Ernest Renan de nos jours. Son œuvre immense ne peut que décourager les lecteurs superficiels que nous sommes. Son érudition hors norme nous effraie : théologie, histoire, philologie, philosophie, archéologie, critique littéraire, etc. Et pourtant il fut un des maîtres à penser de son temps.

Qui est cet étranger pourtant si proche, qui semble nous parler d'outre-tombe ?

Né en Bretagne en 1823, le jeune Renan, dont l'intelligence fulgurante est remarquée, se destine au sacerdoce. Étudiant à Saint-Nicolas-du-Chardonnet puis au séminaire de Saint-Sulpice, il se détourne de la voie cléricale pour se consacrer à la philologie et à l'histoire des religions. En 1862, Ernest Renan devient professeur d'hébreu au Collège de France, dont il est suspendu quatre jours après sa leçon inaugurale pour injure à la foi chrétienne. Un an plus tard, il publie la *Vie de Jésus*, où il affirme que la biographie de Jésus doit être étudiée comme celle de n'importe quel homme et que la Bible doit être soumise à une étude critique comme n'importe quel document historique. Il n'en fallait pas plus pour déclencher les foudres de l'Église catholique. En 1864, il est destitué de sa chaire au Collège de France. Avec l'effondrement du Second Empire, il retrouve son enseignement et devient administrateur du célèbre collège. Il finit sa vie couvert d'honneurs : élu à l'Académie française en 1878, grand officier de la Légion d'honneur en 1888. Il meurt en 1892. Dans le caveau où il repose, on peut lire ce qui fut sa vie : *Veritatem delixi* (J'ai aimé la vérité).

Un constat sans appel

À la suite du désastre de Sedan, loin de chercher des boucs émissaires extérieurs, Renan invite les lecteurs de « La réforme intellectuelle et morale » à un examen de conscience aussi douloureux que salutaire.

Renan considère que l'effondrement de la France a une origine intellectuelle et qu'il faut trouver les médecines adaptées pour soigner le pays. La racine du mal est à chercher dans

l'absolutisme monarchique qui usa la France au point d'en faire « une machine politique informe ». La Révolution française, qui fut un sursaut, précipita la chute : « Le jour où la France coupa la tête à son roi, elle commit un suicide ». Tout le XIX^e, jusqu'à 1870, fut une suite de crimes et de malheurs. Loin de toute nostalgie pour une monarchie de droit divin, Renan considère que la monarchie est de droit historique : elle a façonné la France. Elle est la forme de gouvernement qui convient le mieux au pays parce qu'elle fut forgée par l'histoire.

La bonne santé de la nation suppose de l'ordre ainsi que de la continuité et non pas de l'agitation et du changement. Hors de la forme historique de gouvernement c'est l'anarchie et le pays est mené « à pleine voile vers la médiocrité ». La France est devenue « un feu sans flamme ni lumière ; un cœur sans chaleur ; un peuple sans prophète sachant dire ce qu'il sent ; une planète morte, parcourant son orbite d'un mouvement machinal ».

Bien plus, les contemporains de Renan sont aveuglés par leur légèreté et leur inconscience. Ils s'illusionnent sur eux-mêmes, prisonniers de leurs divertissements. Ce qui ne fait qu'aggraver le mal.

Des remèdes salutaires

En bon médecin, après avoir considéré le mal, Renan propose les remèdes. Il est évident que le retour à la forme historique de gouvernement que représente la monarchie est indispensable au rétablissement de la France : « Corrigeons-nous de la démocratie. Rétablissons la royauté (...) ».

Rétablir la royauté suppose qu'il faut rétablir une certaine

noblesse. Qu'on ne s'y trompe pas, Renan ne pense pas ici aux petits marquis poudrés et prétentieux de Versailles. Il envisage plutôt une aristocratie morale, car « la civilisation à l'origine a été une œuvre aristocratique, l'œuvre d'un petit nombre (...) ». En fait Renan propose le retour des vrais notables, non pas des affairistes bourgeois, ou comme on dirait aujourd'hui, des technocrates : « La base de la vie provinciale devrait ainsi être un honnête gentilhomme de village, bien loyal, et un bon curé de campagne tout entier dévoué à l'éducation morale du peuple. (...) Cette *gentry* provinciale ne doit pas être tout ; mais elle est une base nécessaire. »

Finalement, dans cette entreprise de réforme, la priorité est donnée à l'instruction publique. Renan est prêt à laisser l'instruction primaire aux mains du clergé tant que ce dernier ne se mêle pas des degrés supérieurs. Le but de l'enseignement secondaire est de « fortifier l'intelligence ». Il faut favoriser les sciences, car « le résultat de l'éducation doit être que le jeune homme sache le plus possible de ce que l'esprit humain a découvert sur la réalité de l'univers. » En ce qui concerne l'enseignement universitaire, Renan propose de revenir au système médiéval, où une saine émulation existait entre les universités. Pour Renan, ces dernières « seraient des écoles de sérieux, d'honnêteté, de patriotisme. » Elles seraient des « foyers d'esprit aristocratique, réactionnaire (...) et presque féodal, des foyers de libre pensée, mais non de prosélytisme indiscret. » Rien que cela !

Une nation réellement « inclusive »

« Qu'est-ce qu'une nation ? », publié en 1882, prolonge la pensée de Renan. Dans cette conférence, il explore la notion de nation et propose une approche plus subjective et

culturelle de la formation et de l'existence des nations, par opposition à une définition purement basée sur des critères ethniques, géographiques ou politiques. Pour l'académicien, la nation est d'abord un principe spirituel : « Une nation est une âme, un principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenir ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. »

Une nation n'est pas simplement définie par des liens de sang, de race ou de langue, mais plutôt par un sentiment de volonté commune et de solidarité partagée. Renan affirme que la nation est un lien psychologique et moral qui se forme grâce à un héritage culturel commun, des traditions, des valeurs et des aspirations partagées. Il n'hésite pas à écrire que :

« L'homme n'est esclave ni de sa race, ni de sa langue, ni de sa religion, ni du cours des fleuves, ni de la direction des chaînes de montagnes. Une grande agrégation d'hommes, saine d'esprit et chaude de cœur, crée une conscience morale qui s'appelle une nation. Tant que cette conscience morale prouve sa force par les sacrifices qu'exige l'abdication de l'individu au profit d'une communauté, elle est légitime, elle a le droit d'exister. »

« Un plébiscite de tous les jours »

Renan souligne l'importance du consentement librement donné par les individus qui composent une nation, en soulignant que la participation volontaire et le désir de vivre ensemble sont essentiels pour la construction et la pérennité d'une nation : « L'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours ».

La nation est donc une construction sociale et historique, en constante évolution. Elle repose sur la volonté de ses membres de se considérer comme une communauté unie. Il insiste sur le fait qu'une nation ne peut pas être définie par des critères immuables ou exclusifs, mais plutôt par des facteurs culturels et sociaux qui permettent la coexistence pacifique et la collaboration entre ses membres.

Osons lire Renan !

Avec Renan, nous nous trouvons face à une pensée et des idées qui peuvent encore façonner l'histoire et influencer notre compréhension du monde. Cela nous rappelle que nous sommes les héritiers de cette richesse intellectuelle, et que nous avons le privilège de la transmettre aux générations futures.

L'illustre Breton nous apprend la lucidité et le réalisme : « Ne jamais trop espérer, ne jamais désespérer, doit être notre devise. Souvenons-nous que la tristesse seule est féconde en grandes choses, et que le vrai moyen de relever notre pauvre pays, c'est de lui montrer l'abîme où il est ». Lire Renan c'est comprendre qu'il « n'a pas laissé de doctrine, mais un état d'esprit » (Alain de Benoist). À bon entendeur, salut !

Paul Sernine

La seule vraie patrie

« Je me suis étudié toute ma vie à être bon patriote, ainsi qu'un honnête homme doit l'être, mais en même temps à me garder du patriotisme exagéré comme d'une cause d'erreur. Ma philosophie, d'ailleurs, est l'idéalisme ; où je vois le bien, le beau, le vrai, là est ma patrie. »

Lettre à David Strauss, septembre 1870

Le testament politique de Renan

« Le morceau de ce volume auquel j'attache le plus d'importance, et sur lequel je me permets d'appeler l'attention du lecteur, est la conférence : *Qu'est-ce qu'une Nation ?* J'en ai pesé chaque mot avec le plus grand soin : c'est ma profession de foi en ce qui touche les choses humaines, et, quand la civilisation moderne aura sombré par suite de l'équivoque funeste de ces mots : *nation, nationalité, race*, je désire qu'on se souvienne de ces vingt pages-là. Je les crois tout à fait correctes. »

E. Renan, *Discours et conférences* (1887)

Jean Balcou, *Ernest Renan, une biographie*, Honoré Champion, 2017.

Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, L'Esprit du Temps, 2021.

Ernest Renan, *La réforme intellectuelle et morale*, Perrin, 2011.

J'ai rencontré l'évêque le plus radical du monde

écrit par Raphaël Pomey | 18 septembre 2023

Né sous le communisme, hostile à la ligne du pape François et

100 % à l'ancienne, Mgr Schneider était de passage à Genève à la mi-juin. Mais pourquoi cet évêque auxiliaire d'Astana, au Kazakhstan, est-il un phénomène ?

Il est midi moins dix, en ce mercredi, et le soleil de plomb n'y changera rien : ce sera bien encravaté que nous accueillerons Son Excellence Mgr Schneider d'ici quelques instants. Coqueluche des conservateurs catholiques, l'évêque né au Kirghizistan s'apprête à donner, d'ici quelques heures, une conférence pour le compte de l'association Perspective catholique, emmenée par le politicien de l'UDC Genève Éric Bertinat. Autre artisan de la venue du prélat : Christian Bless, avec lequel nous courrons boire un pastis à l'ombre en attendant l'arrivée du natif de Tokmok. Il y a quelque chose de méditerranéen dans cette campagne genevoise qui s'apprête à recevoir un homme venu des goulags et du froid.

L'office de Sexte derrière nous, voici qu'apparaît enfin sa voiture : comme à l'armée, les personnes présentes se mettent en rang, ou plutôt en demi-cercle, pour présenter leurs respects à l'évêque auxiliaire du diocèse d'Astana. Pour les non-initiés, le rituel consiste à prendre la main de Mgr Schneider, mettre un genou à terre (pour les plus mobiles) et baiser l'anneau symbolisant son statut de successeur des apôtres. Sous nos latitudes, ce geste venu de l'Antiquité ne séduit plus guère, et les évêques eux-mêmes, le plus souvent, se passeraient bien de se plier à un usage qui ne flatte pas leur fibre progressiste. Leur programme consiste plus généralement à jouer au « pote », faire quelques blagues sympatoches et tenir un discours d'ONG sur le bilan énergétique de leur diocèse inclusif. Mais autant dire que Mgr Schneider n'a pas ces audaces inutiles. Courtois, paisible, il laisse faire et salue gentiment notre petit groupe.

Une situation pire que le communisme

Le repas aura lieu dans un école de la Fraternité St-Pie X (que l'on nomme tout simplement « Écône » dans les médias progressistes), située à Onex. Une sœur, rayonnante dans son habit intemporel, nous y guide vers une salle à manger élégante, évoquant un cadre bourgeois du 19^e siècle. Les convives sont placés, dans une ambiance relativement détendue, mais élégante et courtoise. Il y a quelque chose de bon à s'extraire, quelques instants, d'un siècle qui a connu le succès du présentateur Cyril Hanouna, le déclin de la boxe anglaise et Fukushima. C'est dans cette belle atmosphère que nous découvrons le personnage privé, après avoir lu ses ouvrages pour préparer l'événement. À l'aise dans son habit d'évêque, au propre comme au figuré, il semble avoir plutôt bien supporté son voyage vers des terres qu'il juge passablement menacées par l'islam et la franc-maçonnerie. Au-delà des questions directement religieuses, c'est en effet surtout la vision de la société du personnage qui a de quoi interpeller le Béotien. Dans son livre *Christus Vincit*, de 2019, cet enfant de l'URSS n'hésite par exemple pas à qualifier « la dictature de l'idéologie de genre » de situation pire que le communisme au sein duquel il a grandi. Au moins, Lénine ou Staline n'avaient pas essayé de transformer l'homme lui-même, juge-t-il. Quant à la société européenne, il n'a pas peur non plus d'affirmer qu'elle « n'est plus une civilisation », embourbée « dans une culture de la laideur » ou une « mentalité contraceptive ». Bigre, voilà quelqu'un qui ne craint pas d'utiliser des mots forts. Mais lors du repas, les discussions resteront globalement plus légères, et l'on se concentrera notamment sur le rôle bénéfique de la vodka lors des soirées festives kazakhes.

Pris au prieuré de la Fraternité St-Pie X, situé à quelques

encablures, le digestif prendra cependant la forme d'un excellent limoncello, servi par des abbés à la courtoisie hors du commun. Cultivés, drôles, ils nous font presque oublier qu'un moment important de la journée se rapproche dangereusement. Après seulement quelques mots échangés directement de l'un à l'autre depuis son arrivée, place à un entretien seul à seul avec Mgr Schneider pour préparer la conférence du soir. Nous nous déplaçons alors dans le jardin.

Dire la vérité

D'une sérénité absolue, l'évêque est très agréable et respectueux. Le plan de la conférence du soir, dialoguée, correspond à celui de son livre ? Tant mieux. Mais gageons qu'une autre proposition lui aurait provoqué une réaction guère plus émotive. C'est d'ailleurs sur le même ton qu'il use du terme d'« hérésie » en apprenant la participation récente de l'Église Catholique de Genève à des événements LGBT. À l'envers de tout le discours des sociétés libérales modernes, le voilà qui affirme même, comme dans son livre, que « la santé morale de la société humaine » doit être protégée contre « l'activité homosexuelle », assimilée à un « désordre objectif » conduisant à « l'autodestruction de la personne ». Sait-il que de tels propos sont parfaitement illégaux en Suisse ou dans d'autres pays qu'il visite ? Oui, et ça lui est absolument égal : « Nous devons dire la vérité », tranche-t-il, sans s'énerver. Comme dans son livre, il évoque même la nécessité d'une « sanction pédagogique » pour aider les personnes LGBT à adopter un style de vie plus commun. Les évêques qui vont aussi loin ne sont pas légion. Notre discussion poursuit à propos de la « papolâtrie » qui, à ses yeux, fait un mal énorme à l'Église catholique. À tel point que l'évêque ose affirmer que François et ses successeurs devraient « cesser de voyager » d'un bout à l'autre du monde,

cesser aussi de s'occuper de « gestion des déchets plastiques » ou de questions de migration, sans rapport avec leur mission. Il est vrai que lorsque l'on a grandi sous le communisme, avec plusieurs membres de sa famille sacrifiés sur l'autel des lendemains qui chantent, on se méfie assez logiquement de la bureaucratie et de la centralisation.

Pas question non plus de se laisser intimider par des ordres du Vatican : une vague lettre lui a autrefois enjoint de se montrer respectueux du pape François, mais il en faudra davantage pour le pousser au silence. Mais déjà, son agenda le rattrape et un prêtre vient nous demander où nous en sommes dans notre conversation. Pas si loin, en réalité, mais à l'évidence le dialogue est lancé, si bien que nous pouvons garder le meilleur pour la conférence. Alors qu'il est temps de quitter la petite table où nous sommes installés, Mgr Schneider prend subitement la parole, l'air sérieux : « Monsieur Raphaël, êtes-vous marié ? » Puis vient la question du nombre d'enfants. La réponse – deux – fait naître une expression sombre, qui soudain s'illumine à nouveau : « C'est parce que vous êtes encore jeune, voilà pourquoi. » Oui, voilà pourquoi, sans doute.



Plusieurs heures passeront avant la conférence de l'évêque, devant un auditoire de quelque cent cinquante personnes. Parmi ces dernières, des habitués des messes traditionnelles – en latin –, des curieux, mais un état d'esprit largement hostile au progressisme ambiant. Quant à la figure du pape actuel, elle ne semble pas non plus déchaîner des torrents d'enthousiasme. Mgr Schneider, germanophone par tradition familiale, parle un bon français, mais un temps de rodage est nécessaire. C'est lorsqu'il évoquera la place de la prière dans sa vie et son envie d'évangéliser par la beauté, de la liturgie notamment, qu'il s'animera réellement, au point de frapper la table. Et d'inciter les fidèles à refuser la religion tiède qu'on leur sert aujourd'hui.

Suivront la séance de dédicaces, avec moult genuflexions

devant le successeur des apôtres, puis l'heure des adieux. L'évêque s'approche et prend mes mains dans les siennes : doucement, il demande que Dieu vienne bénir le travail des bons journalistes, au rang desquels il semble me placer. À l'évidence, notre duo semble lui avoir convenu, davantage peut-être qu'à certaines personnes de l'assemblée. Comme toujours dans ces cadres, il y a ceux qui regrettent que nous n'ayons pas davantage parlé vaccins ou franc-maçonnerie, par exemple. Que ne le font-ils pas eux-mêmes en s'adressant directement au prélat, au moment de faire signer ses livres ? C'est un mystère. La tactique du conférencier consiste en principe à faire face, sourire et remercier pour l'excellente suggestion. Mgr Schneider s'est déjà engouffré dans la voiture qui l'emmènera vers un peu de repos. C'est une rencontre que l'on n'oubliera pas de sitôt, notamment au regard du décalage de la radicalité de certaines de ses vues et de la douce humilité générale du personnage privé.

Commentaire

« Tu vas voir ce qu'est un vrai évêque. » Voilà comment un fidèle genevois m'a préparé à la rencontre de Mgr Schneider, peu avant son arrivée. Ce que serait un « vrai » ou un « faux » prélat, il n'appartient pas au journaliste d'en juger. Il y a certes chez Mgr Schneider une majesté qui, trop souvent, fait défaut aux principales figures des Églises, aussi bien protestantes que catholiques. Enraciné dans l'histoire bimillénaire de la foi chrétienne, voilà quelqu'un qui a le sens du ridicule de certaines préoccupations contemporaines face à la tradition qu'il porte avec lui. Au moment de sa venue, on apprenait par exemple que le Vatican allait envoyer un discours du pape François, datant du Covid, dans l'espace : comment ne pas préférer un religieux soucieux de parler, avec des moyens humains, à ses semblables plutôt

qu'aux Martiens ? Reste que le discours d'un Mgr Schneider est à des années-lumière de la réalité que vivent ceux-là mêmes qui l'adulent. Combien de femmes de l'assemblée, conformément à ses recommandations, refusent la contraception non seulement mécanique, mais aussi naturelle ? Qui, parmi les plus acharnés, se diront qu'il faut y aller la fleur au fusil et donner vingt-cinq enfants au monde comme les parents de sainte Catherine de Sienne, qu'il cite en exemple ? Peu, à la vérité. Quant à l'idée de sanctionner des comportements privés, parce qu'ils seraient « intrinsèquement désordonnés » (selon le catéchisme), voilà qui ne nous fait pas beaucoup vibrer. Les chambres à coucher ont cela de bien qu'elles peuvent être fermées.

L'évêque auxiliaire d'Astana est un grand monsieur, auquel l'Église devrait donner une place plus importante car il inspire davantage les fidèles que les progressistes accros aux guitares sèches et aux discours creux. Mais est-ce réellement d'un catalogue de règles, plutôt que d'un peu plus de charité, que notre monde a besoin ?